Février 2024

SANCTUS MAIXENTUS
HISTOIRE ET PATRIMOINE

Numéro 4

Edito

LE MOT DU PRÉSIDENT

L'association Sanctus Maixentus est heureuse de vous envoyer ce nouveau numéro de son petit journal. Uniquement diffusé au format numérique, il est gratuit et envoyé à tous les sympathisants qui le souhaitent, adhérents ou non, de l'association.

Nous remercions toutes les personnes qui participent à ce petit journal : madame Cathelineau (également relectrice) et messieurs Godard et Brangier. N'hésitez pas à nous faire parvenir des articles, des photos ou autres qui sont en lien avec l'histoire de Saint-Maixent-l'Ecole ou ses environs.

Benoit Sancé

Sanctus Maixentus association loi 1901

COMMENT EXPLIQUER LA PRÉSENCE D'UNE POULIE DANS L'ÉGLISE DE L'ABBAYE ? EN CROISANT LES SOURCES…

Si l'église de l'abbaye est bien connue grâce aux études historiques et architecturales du passé, certains éléments attirent aujourd'hui l'attention et questionnent.

Le visiteur curieux peut ainsi observer une poulie au sommet du chœur. Cet objet est habituel dans les granges, les moulins ou sur les façades des maisons anciennes, au niveau de la lucarne du grenier pour pouvoir stocker aisément les grains. Mais dans l'église abbatiale, sa présence surprend.

Notre première hypothèse a bien sûr été que cette poulie avait été utilisée pour déplacer un objet lourd. Au niveau du chœur, on pouvait penser à un élément de liturgie.

Les archives offrent l'explication. Dans la très inégale *Histoire de Saint-Maixent* du chanoine Grand, on peut lire :

« Attirerons-nous l'attention sur les deux bustes en bois doré qui ornent toujours les gradins de l'autel de la Sainte-Vierge ? Moins heureux serons-nous en ce qui concerne la grande crosse en fer forgé. Elle a disparu depuis peu de temps, par suite des perturbations qui ont jeté le désordre dans nos musées. C'était une crosse placée au-dessus du maître autel. Elle retenait par une chaine roulant sur une poulie une sorte de lanterne où étaient renfermées les Saintes-Espèces, en d'autres termes la réserve pour les communions des fidèles, principalement des moribonds ».

Cette description éclaire une photographie envoyée par Corinecgc (pseudo sur Facebook) en Angleterre. Le British Museum conserve en effet une crosse du 17e siècle ayant pour provenance le prieuré de Saint-Maixent-l'Ecole.

Quand patrimoine, histoire et archives se conjuguent…

Benoit Sancé

Société historique et archéologique du Val-de-Sèvre

Conférence

Benoit Sancé

Le Saint-Maixentais : terre de châteaux ? Châteaux et logis des 19 communes du Val-de-Sèvres
Dimanche 18 février 2024, 14 heures 30, logis Chauray, Saint-Maixent-l'Ecole

Société historique de Parthenay et du pays de Gâtine

Conférence

Albéric Verdon

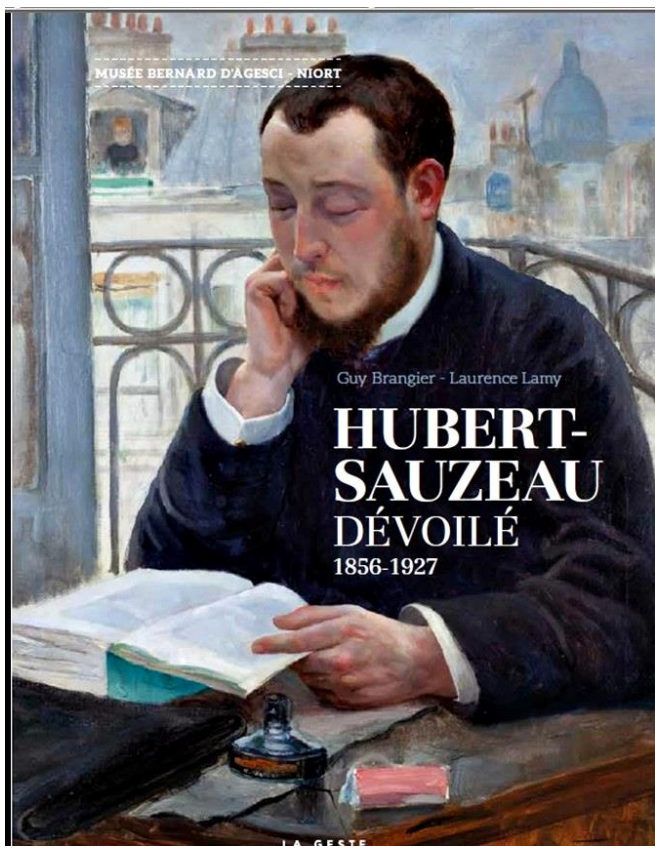
Féminisme et suffragettes à Parthenay avant 1945
Vendredi 8 mars 2024, 17 heures 30, Salle de la maison du temps libre, rue Clément Ader, Parthenay

Société historique et scientifique des Deux-Sèvres

Conférence

Benoit Sancé

Filles soumises et femmes rejetées – la prostitution dans les Deux-Sèvres (milieu XIXe siècle – 1946)
Mercredi 21 février 2024, 17 heures 30, médiathèque de Niort



HUBERT-SAUZEAU, ARTISTE PEINTRE "TRÈS SAINT-MAIXENTAIS"

Le musée Bernard d'Agesci à Niort a consacré, dans 6 salles, d'octobre 2022 à septembre 2023, une importante exposition consacrée à Hubert-Sauzeau, avec une centaine d'œuvres, dont beaucoup avaient été restaurées dans l'atelier national de restauration du musée. Né à Prahecq en 1856 et décédé à Niort en 1927 après avoir vécu et exposé pendant plus de 30 ans à Paris, cet artiste peintre naturaliste est resté toute sa vie très attaché à Saint-Maixent (qui n'est devenue Saint-Maixent-l'Ecole qu'un an avant sa mort).

Famille

Jules Sauzeau, de son nom d'état-civil, est le fils d'Evariste Sauzeau né à Saint-Maixent en 1825 et devenu greffier de la justice de paix à Prahecq où il a épousé Marie-Geneviève Fourétier, originaire de Saint-Martin-de-Bernegoue. Evariste Sauzeau est décédé à Péré (Pairé) dans la commune de Saivres et son épouse à Saint-Maixent rue de la Calabre où Hubert-Sauzeau se rendait fréquemment et où il avait un atelier d'artiste. C'est l'adresse qu'il donne lors de son mariage en 1895 à Port-d'Envault avec Hélène Ferret en indiquant également le nom du notaire de Saint-Maixent.

Vie culturelle

Très attaché à Saint-Maixent, il y participe à la vie culturelle. C'est ainsi qu'en 1902, il y est chargé d'organiser l'exposition rétrospective du costume et du mobilier poitevin. Il y est aussi l'ami du journaliste Louis Levesque qui lui dédie d'ailleurs en 1891 une nouvelle dans son ouvrage "Amour va-t-en guerre". Il est également l'ami d'un autre saint-maixentais, Ludovic Guette, qui illustre son récit de voyage dans le marais poitevin "En Sèvre" avec plusieurs dessins réalisés par Hubert-Sauzeau.

Hubert-Sauzeau est par ailleurs resté plus de 20 ans officier de réserve en Deux-Sèvres, au 114è RI et au 67è RIT. Il a même donné des conférences à Saint-Maixent sur des thèmes tels que le service de campagne ou les tranchées.

Est-ce un hasard ? Parmi les adresses d'Hubert-Sauzeau à Paris, celle où il a le plus longtemps résidé se situe rue Denfert-Rochereau. Quand il la quittait pour aller prendre le train à Montparnasse et rejoindre Niort, il passait par la place où était érigée la monumentale statue réalisée par Bartholdi. A Saint-Maixent, il y retrouvait celle de Baptiste Baujault, dont un dessin figure dans l'un de ses carnets.

Thèmes

Plusieurs dessins dans ses carnets sont inspirés de ses séjours saint-maixentais, tels le haut de la rue de la Croix, le chemin de l'Hort-Poitiers à Saint-Maixent, le parc de Vilaines, la fontaine de Soignon...

Le puits d'enfer lui a fourni un décor d'arrière-plan pour sa toile "le ruisseau sous-bois" figurant une femme nue. Son tableau "Récolte en Poitou", pour lequel il a obtenu une médaille à une exposition à Poitiers en 1922, n'est autre qu'un paysage d'Exireuil avec le château du général Coiffé à l'arrière-plan.

Tout près de la rue de la Calabre se situe le quartier des tanneries. Au moment où celles-ci ont fermé à la fin du 19è siècle, Hubert-Sauzeau en a fait un tableau qui lui a d'ailleurs été acheté par le maire de l'époque, Hublin. C'est ce dernier qui lui a aussi acheté "la place du marché" ainsi qu'un portrait de son épouse en robe de bal. Les propriétaires de ces deux tableaux n'ont à ce jour pu être localisés. Pour une aquarelle titrée "le va-devant", qui représente un paysan poitevin, c'est Georges Goguet, avocat et beau-frère du maire Hublin, qui a servi de modèle.

Un paysage saint-maixentais a donné lieu à de nombreux dessins préparatoires dans les carnets d'Hubert-Sauzeau. Il s'agit du "dessous du pont de la gare", avec l'abbatiale à l'arrière-plan, tableau acquis par le musée Bernard d'Agesci.

Deux-sévrien de Paris, Niortais, Hubert-Sauzeau n'en est pas moins resté toute sa vie très proche de ses origines familiales saint-maixentaises. Qu'en reste-t-il à Saint-Maixent-l'Ecole ? Peut-être quelques tableaux ignorés...

Guy Brangier

Source : ***Hubert-Sauzeau dévoilé*** Guy Brangier et Laurence Lamy, La Geste, 2023, 187 p. (guy.brangier@orange.fr)

LA MORT DE DIDIER RICHE (1707)

A Saint-Maixent, en 1707, Didier Riche est retrouvé homicidé…

Le lundi 14 février 1707, la rumeur dit que Pierre Didier Riche, praticien, a été assassiné sous les halles neuves de Saint-Maixent. Le magistrat Charles Brunet, accompagné du procureur Michel Gogué et du commis François Nosereau, se rend sur place. Sous les halles, à 20 pas du Logis de la Tour Chabot tenu par Clopin et d'un théâtre de bateleurs, ils trouvent son corps. Allongé sur le dos, l'homme est habillé d'un « pinchena » jaunâtre, deux souliers et un chapeau. Ils reconnaissent effectivement Riche.

Un nommé Lamoureux va voir le théâtre des saltimbanques. Grâce à sa chandelle, il trouve une épée nue et un fourreau. Le médecin Guillaume Texier et le chirurgien Jean Gobeil lui trouvent un coup situé à deux doigts du mamelon gauche. Ils sondent jusqu'au cœur. Ils trouvent la capacité du cœur « pleine de sang de pare en pare ». « Nous avons vu sortir le sang à gros bouillon » déclarent-ils et identifient ce coup comme la cause de la mort.

Le même jour, l'information est lancée. Les seuls témoins sont les Clopin, cabaretiers au Logis de la Tour Chabot : Jean qui est actuellement soldat à la compagnie Berlandière du régiment de Chamilly, en garnison à La Rochelle et Catherine Bernardeau femme de Pierre Clopin cabaretier. Leurs témoignages permettent de reconstituer une partie des faits. Pierre Didier Riche est arrivé au cabaret vers 17 heures avec Ondarfon, un des baladins qui donne des leçons de danse. Le frère d'Ondarfon, jeune violoniste, les rejoint.

Ondarfon fait ensuite quérir Michelin pour sa leçon de danse qui est donnée au Logis de la Tour Chabot. Puis c'est au tour de la nommée Mataude et Riche.

Riche et les Ondarfon demandent du vin et à ce qu'on prépare une salade. Ondarfon paye trois deniers. Le jeune violoniste s'en va. Puis, ils montent à l'étage où ils boivent deux pintes de vin, deux pains et du fromage pour 18 deniers qu'Ondarfon règle. Riche veut ensuite 100 amandes mais Ondarfon n'en demande que 50. Une pinte de vin supplémentaire est demandée qu'Ondarfon paye.

Puis le groupe descend au rez-de-chaussée. Ils se disputent pour savoir qui payera les amandes et le vin. Riche paye mais Ondarfon le repousse et le fait tomber. Riche veut savoir s'il l'a fait exprès ou s'il s'agit d'un accident mais Ondarfon explique qu'il n'a pas agi volontairement et relève son compagnon. Riche propose alors de souper, ce qu'Ondarfon accepte volontiers.

A 18 heures, ils sortent. Le fils Clopin les accompagne avec une chandelle jusqu'aux halles.

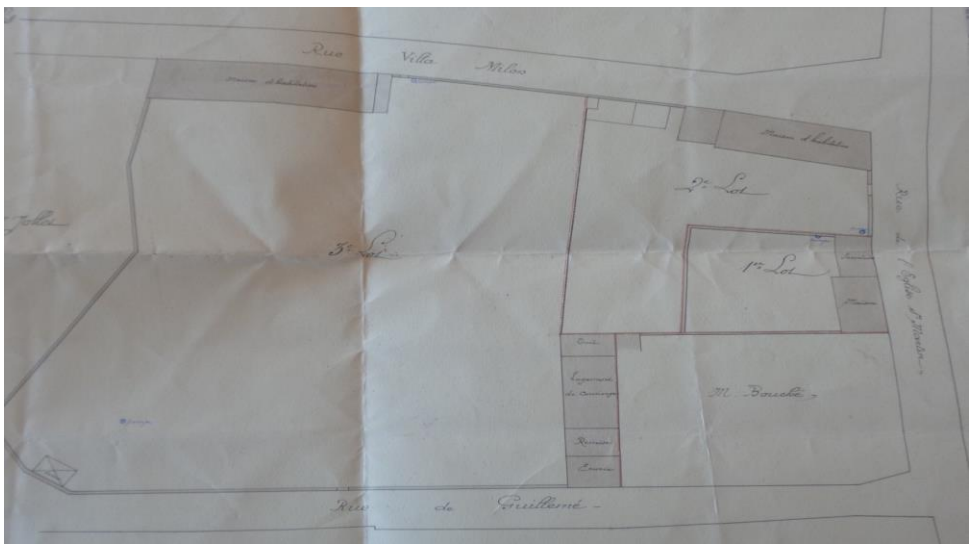
Riche et Ondarfon se saluent, aucun des deux ne porte une épée. Une heure plus tard, Riche est retrouvé mort.

Le 15 février, le procureur Gogué requiert une prise de corps contre Ondarfon, ce qu'accepte le lieutenant général criminel François Brunet. Cette histoire, dont on ne connait malheureusement pas la fin, nous permet néanmoins de connaître la vie des Saint-Maixentais tant elle fourmille de détails.

(Sources : Archives départementales 79 série B)

Benoit Sancé

Reproduction épée XVIIIe siècle (armurias.com)



La rue Hays O. Clerc tire son nom de Pierre Jules Hays (1900-1904) et d'Oscar Clerc. Les archives municipales conservent le plan de la maison d'Oscar Clerc (Archives municipales)

Histoire de rue

LA RUE HAYS-O. CLERC

Sous son nom à consonnance en apparence anglophone, la rue Hays- O. Clerc rend en réalité hommage, à Pierre Jules Hays, maire de 1900 à 1904 et à Oscar Clerc, son cousin par alliance. Elle s'appelait auparavant la rue des Marais, sorte de chemin le long de la Sèvre.

Pierre Jules Hays et Oscar Clerc n'ont toutefois jamais habité cette rue. La maison d'Oscar Clerc, voyageur de commerce à Saumur, se trouvait rue Villa-Milon. Les matrices cadastrales nous apprennent que cette maison a été construite en 1882-1884. De caractère excentrique, Oscar Clerc avait dans son jardin un canon qu'il faisait tonner pour inviter ses amis à l'apéritif du midi.

C'est ce personnage qui lègue la ville de l'argent pour doter des élèves désignés par les autres comme les meilleurs camarades. A cette époque, il s'agissait d'argent par l'ouverture d'un compte à la caisse d'épargne.

Aujourd'hui, des livres sont offerts aux enfants les plus méritants. Puis, au décès de Clerc en 1896, cette propriété passe à Pierre Jules Hays

Le maire Pierre Jules Hays habitait 49 rue du faubourg Charrault. Filateur, il est maire de 1900 à 1904 et conseiller général. Il lègue une partie de ses biens à la commune suivant son testament de 1906.

En 1910, la propriété du 3 rue Vila Milon est mise aux enchères. La description est la suivante : en sous-sol cave et caveau ; cuisine, salle à manger et deux salons, un rez-de-chaussée, quatre chambres et cabinets à l'étage, water-closets et salle de bains, grand jardin avec serre, logement de concierge, écurie, hangar et servitudes ; puits, pompe et bassins.

C'est pour honorer ces deux bienfaiteurs que la rue des Marais est renommée

Benoit Sancé

Enquête

A la découverte de Saint-Maixent-l'Ecole

Réponse n° 3 : Ces croix gravées dans la pierre se trouvent dans l'impasse de l'Espérance. Leur symbolique est sujet à discussion

Nous vous proposons de partir à la recherche de la commune de Saint-Maixent-l'Ecole pour y retrouver un élément architectural, un détail.
Il s'agit d'identifier la photographie ci-dessous..
Où cette photographie a-t-elle été prise ?
Que peut-on y voir ?

Réponse dans le prochain numéro.

.

La tour de l'horloge

Coq qui surmontait le beffroi conservé par la Société historique du Val de Sèvre

En 1440, suite à la Praguerie, Charles VII octroie à la ville de Saint-Maixent une charte de commune. Les échevins, d'abord établis rue Calabre dans la maison de la confrérie de Sainte-Marie-Madeleine, installent leur maison commune (hôtel de ville) entre les rues de l'Audience et Saint-Pierre aux alentours de 1462-1466. Un jardin joignait ces bâtiments dans lequel fut construit un beffroi municipal haut de 17 mètres, probablement à la même période. Il servait à guetter l'arrivée de l'ennemi et renfermait l'horloge de la commune. En 1600, l'échevinage et la tour de l'horloge sont ainsi décrits : (...) *la maison commune et tour de Maubergeon ou de présent est le gros horloge* (...)

A partir du XVIIe siècle, les registres de délibérations communales mentionnent régulièrement les nombreux travaux à y effectuer (les registres du XVIe siècle n'ont pas été conservés). En 1626, une visite signale qu'il *convient faire à la maison commune de cette ville en la tour de l'Horloge, relier la cloche de bandes de fils, deux supports pour ladite cloche et faire à neuf le ressort du montant dudit orloge, murer une porte de l'escalier qui sont en la venelle, purger les immondices qui sont au pied de la muraille dudit orloge et murer les ouvertures dudit orloge (...)*. Les fondements de la tour sont fréquemment *gâtés* par les immondices jetées par les habitants.

En 1768, la vétusté des bâtiments oblige les échevins à abandonner leur siège primitif pour la porte Châlon, construite en 1762. L'ancien échevinage est démoli et vendu par parcelles jusqu'au début du XXe siècle. Néanmoins, la commune conserve la tour dite de l'horloge.

En 1793, une des cloches de l'abbaye est montée dans le beffroi. Elle n'en redescend qu'en 1851, date à laquelle elle retrouve le clocher de l'église abbatiale.

C'est un serrurier qui s'occupe, depuis au moins le début du XVIIe siècle, du bon fonctionnement de l'horloge communale. En 1819, Georges Valentin Buquet (1755-1827) a la charge de *gouverner l'horloge* et il la décrit comme *uns ansienne orloje dansienne construction (...) elle peut enquorre duré plus de centans enifezans les reparations journalierre*. Le mécanisme de aiguilles tournait sur un cadran en bois constitué de quatre planches en bois (80 cm x 80 cm), avec un encadrement noir et des chiffres arabes. On peut supposer que le mécanisme de l'horloge est changé en 1836. En effet, à partir de cette date, outre le fait que celui qui entretient l'horloge doit obligatoirement être reconnu ouvrier mécanicien, il *ne pourra concourir celui qui était chargé de régler l'ancienne horloge, attendu que l'ouvrier qui a fourni la nouvelle qui n'est pas encore acceptée, a déclaré qu'il s'y opposait formellement.* André Fleury (1795-1873), horloger, se charge de la maintenance pour trois ans, s'engageant *à la régler tous les jours a midi sur le cadran solaire établi à cet effet*.

En 1875, la commune décide la démolition de la tour. L'architecte-voyer estime la valeur des matériaux à la somme de 225 francs : 4 m^3 de vieilles pierres de taille, 90 m^3 de vieux moellons et 3 m^3 de vieux bois de chêne issu de la charpente. Le projet n'aboutit pas, sans qu'on en connaisse la raison.

Détruit vers 1965, l'actuel campanile est reconstruit en 1993 (héliportage de la charpente). Les précédents travaux de charpente et de toiture dataient de 1883. Il était surmonté d'un coq en cuivre (environ 75 cm de long).

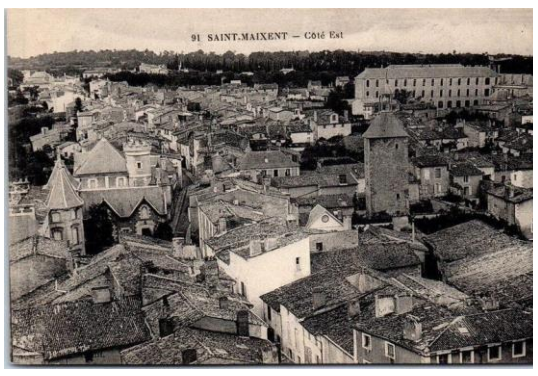
A l'origine, il existait une venelle ou rue de l'horloge qui reliait la rue Chalons à la rue de l'Audience. Elle apparait encore sur le plan cadastral de 1830. Progressivement, les habitants se sont accaparé cette ruelle devenue une impasse qui rejoint la rue Anatole France.

Christelle Nordey-Sancé

Tour de l'horloge, beffroi : un peu de vocabulaire…

Un beffroi désigne une tour municipale depuis laquelle on faisait le guet. Très tôt , celui de Saint-Maixent accueille une horloge. C'est pourquoi elle est progressivement appelée « tour de l'horloge ».

Par sa verticalité, la tour de l'horloge domine le paysage urbain, d'autant qu'elle se trouve dans la partie haute de la ville.



Ad 79

DANS LES MUSÉES RÉGIONAUX

Cette œuvre, conservée au Musée Sainte-Croix de Poitiers, est une œuvre de Jan Wijnants (1632-1684). Elle est représentative de l'école paysagiste d'Haarlem. Ce tableau, spolié lors de la Seconde guerre mondiale, attend l'identification de ses éventuels propriétaires légitimes.

Saint-Maixent-l'Ecole

AU CAFE DES LANGUES

Le Café des Langues à Saint-Maixent-l'Ecole

Bunjhour à teurtous ! Buon giorno a tutti ! Guten Tag ! Hi, Hello ! Buenos dias ! Chaque premier vendredi du mois, les murs de l'hôtel Balisy qui ont dû entendre le « frrrançouais » de la Renaissance résonnent d'accents divers. Le Café des Langues a entamé sa seconde année (scolaire) pour le plus grand bonheur des participants : locuteurs natifs, gens du coin, personnes amoureuses des langues ayant envie de pratiquer, dans la simplicité et la bonne humeur.

On s'installe par tables et très vite les langues se délient. Ça se passe comment, les Poitevins ? « O's'passe bun » « I rigolons ». Effectivement, histoires drôles et chansons dans la langue du cru ont tôt fait de détendre l'atmosphère.

En principe, chaque groupe est animé par un « locuteur natif » : Corinne dans le groupe italien, Lucy dans le groupe anglais, Andres –espagnol- et Reynaldo –salvadorien- dans le groupe espagnol... Chaque groupe s'organise comme il l'entend. Ainsi le groupe italien organise des conversations à thème, et quelquefois, pour que les timides ou les moins avancés s'expriment, on discute en binôme : un confirmé dans la langue, un débutant.

Il est également possible au Café des Langues de perfectionner son français, et une table accueille les personnes étrangères, aidées par ceux qui maîtrisent notre langue.

Pas assez de monde dans son groupe ? Animateur-trice absent ? Qu'à cela ne tienne, on change de groupe, on apprend toujours quelque chose... on se fait de nouveaux amis...

A la séance de novembre, neuf personnes composent le groupe « anglais » dont un Australien, deux Allemandes, une professeure d'anglais retraitée qui a vécu en Océanie... Le thème a été choisi à l'avance : les différents accents. Ouille ! Il y en aurait une cinquantaine dans tout le Royaume-Uni, et que dire des nombreux pays du Commonwealth, anciennes possessions de l'Empire britannique ayant gardé la langue... ! La soirée se termine par un jeu où les participants essaient de « matcher » (ça, c'est du franglais) des mots français avec leur équivalent en British English et en American English. C'est amusant d'apprendre que « barbe à papa » se traduit par « candyfloss » outre-Manche, mais se dit « cotton candy » si on traverse l'Atlantique. Et ce petit jeu permettra on l'espère d'éviter d'embarrassantes confusions : par exemple, parler de « pants » à un Britannique en ignorant que si ça veut dire « pantalon » aux USA, chez lui, ça se traduit par « slip, sous-vêtement ». Oh shocking !

Début décembre, les participants apportent toutes sortes de « goat cheeses » (du *fromage de bique*, disent les Poitevins) pour le faire goûter à leur animatrice et bien sûr apprendre le vocabulaire. Puis chacun avec application remplit une fiche d'évaluation. A la rubrique « smell » (odeur) que peut bien vouloir dire ce mot de « barnyardy » ? Barnyard signifiant « basse-cour », on peut traduire approximativement « qui sent la basse-cour ». Ce n'est assurément pas un compliment ! Heureusement le fromage peut offrir une senteur lactic, floral, fruity...

Quelques mots pour finir –en français- avec l'élu responsable, Jérémie Graveleau, qui explique que le Café des Langues émane du Comité de Jumelage qui souhaite revivifier les liens avec les villes jumelles d'Airola et Horsham, et associer les personnes de « Mot à Mot ». Nous les participants on trouve l'idée bonne, et puis on voudrait qu'il y ait deux séances par mois...

Jocelyne Cathelineau

Observations

Tremblement de terre

Le récent tremblement de terre qui a frappé la région de Mauzé-sur-le-Mignon en 2023 rappelle que le Grand Ouest est une zone sismique. Si les mentions plus anciennes existent, c'est surtout à partir du XVIIIe siècle que l'on dispose d'observations. L'esprit des Lumières rend en effet les élites curieuses de nombreux phénomènes naturels et scientifiques qu'elles souhaitent mesurer, décrire et relater.

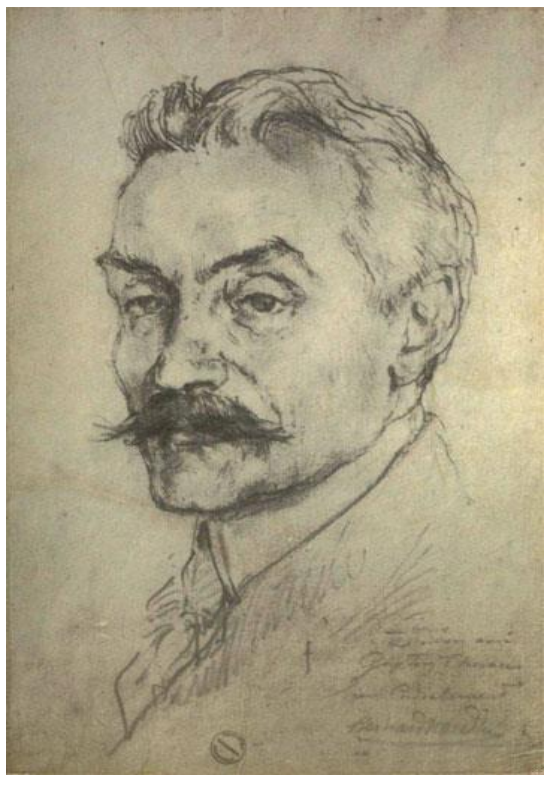
Les Affiches du Poitou, journal littéraire, économique et scientifique créé en 1773 se fait ainsi le 30 mai 1776 l'écho du tremblement de terre qui frappe le Saint-Maixentais en avril 1776.

« A Saint-Maixent le 16 mai. Le tremblement de terre du 30 avril a été peu sensible ici. On prit ce bruit pour un coup de vent. On l'a plus remarqué à La Mothe-Saint-Héray, où on ne se méprit point ; la secousse dura une demi minute ; toutes les vitres du couvent des religieuses bénédictines en furent ébranlées. Le temps était clair et froid. Le vent soufflait du Nord-Est au Sud ; l'air se couvrit peu à peu de nuages ; sur les 10 heures, il tomba une pluie fort froide, le reste du jour fut serein mais toujours froid ».

Photo Sanctus Maixentus

Photo extraite du film Nicolas le Floch

Pour 2024, l'association Sanctus Maixentus a des projets de reconstitution en costumes au 18e siècle. Avis aux amateurs, adhérents ou non. Possibilité de prêter des vêtements... et une épée pour le duel !



Gaston CHEREAU http://editions.bnf.fr/gaston-ch

Gaston Chéreau naît à Niort le 6 novembre 1872 et décède le 20 avril 1937 à Boston (Etats-Unis). Homme de lettres et journaliste, il est membre de l'Académie Goncourt. Quatre villes sont importantes dans sa vie. Il s'agit tout d'abord de Niort où il naît. C'est ensuite Saint-Maixent-l'Ecole où ses parents acquièrent en 1873 une fabrique de tricots (Tricots Poupin) au n° 84 avenue Gambetta. C'est dans cette même ville qu'il fait sa première communion en 1884. Pensionnaire au lycée Fontanes à Niort, Gaston Chéreau revient à Saint-Maixent y faire son service militaire au 114e régiment d'infanterie en 1892. La troisième ville qui a marqué sa vie est Argenton-sur-Creuse (1894). Cette année-là, Chéreau est en convalescence dans le Berry, à Prissac chez ses grands-parents puis à Argenton chez ses grandes tantes Angèle, Clara et Elisa Delacou et chez son grand-oncle le chanoine Benoit Delort, curé de Crevant.

Gaston Chéreau se marie le 21 août 1900 avec Edmée Nodon à Beaumont-en-Véron (49). L'épouse de 22 ans a été présentée à son futur par son cousin Henri. Un voyage de noces en Italie vient rythmer leur union. Deux enfants naissent de ce mariage : Bernard dit Bernou et Françoise dite Kette.

Les œuvres se suivent :
1901 *Les grandes Époques de monsieur Thébault* , éditions Chamuel.(voir alinéa 1)
1902 *La Saison balnéaire de monsieur Thébault*, éditions Sevin et Rey.
1906 *Champi-Tortu*, éditions Ollendorff.
1911 *La Prison de verre*, éditions Calmann-Levy.
1913 *Le Monstre*, éditions Stock.
A la même époque il collabore dans de nombreux journaux : *Petit Journal, Le Mercure de France, Matin, L'Opinion, Excelsior...*

La guerre vient rompre sa carrière : il devient reporter de guerre. Promu sous-lieutenant en 1916, Gaston Chéreau est rapatrié pour raisons sanitaires à Paris en 1917.

Après la guerre, ses publications reprennent.
1921 *Valentine Pacquault*, éditions Plon en deux volumes
1922 Article sur l'Ecole Militaire de Saint-Maixent avec le colonel Bory.

A cette époque, Chéreau est envoyé spécial du journal *l'Illustration*. Belabre est la quatrième et dernière ville qui marque sa vie. En 1923, l'écrivain et sa famille s'y installent, délaissant le berceau familial voisin de Prissac devenu désagréable en raison de mauvais souvenirs. Il retrouve ici des cousins et un noyau d'amis. Gaston Chéreau et son épouse divorcent le 23 août 1923, sans doute à cause d'une cohabitation difficile de sa femme et de ses beaux-parents à Niort et du fait des nombreuses absences de Gaston Chéreau. Belabre fut alors son havre de paix.

La période suivante se caractérise par une série de conférences en France et toute l'Europe couronnée en 1926 par son élection à l'Académie Goncourt. En 1926, il est élu président de la Fouace (Société amicale des Républicains des Deux-Sèvres à Paris). Sa carrière se traduit alors par une succession de romans. Chéreau fréquente alors Maurice Garçon, avocat formidable et original de l'Académie Goncourt. En 1932, il donne une conférence à Saint-Maixent-l'Ecole avant de partir pour les Etats-Unis en 1934 où il décède trois ans plus tard.

Gaston Chéreau est un auteur prolifique :

Les Grandes Époques de monsieur Thébault, éditions Chamuel
Sept grands moments de monsieur Thébault, adjoint au maire d'une petite ville de province qui ressemble à Saint-Maixent : l'aubade du premier de l'an par la fanfare municipale, la visite à Pâques de son jeune petit-fils Maurice, son premier mariage en tant qu'officier d'état civil, les élections au Conseil, le silence de la presse à son égard, le défilé du 14 juillet, le discours qu'il doit mettre au point à l'occasion de la distribution des prix à l'école des filles.
La Saison Balnéaire de monsieur Thébault
Recueil de textes concernant le séjour aux *Bains de mer à Chateloripeaux, la perle de l'océan*

Gaston sollicite plusieurs illustrateurs :
- Charles Huard : humoriste de grand talent et peintre de la société bourgeoise ; affichettes illustrées en noir, blanc et rouge.
- Pierre Lissac (1878-1955) : artiste peintre, illustrateur, graveur sur bois ; bois gravé dans Valentine Pacquault chez J. Ferenczi de 1930 ; deux pseudos : Pierlis ou Kiss ; presse régionale comme l'*Illustration*, publicité ; participe à *L'Assiette au beurre*
- Charles-Auguste Edelmann (1879-1950) : peintre, graveur, illustrateur ; *Eloge à la danse, le roman de Violette* (dessins érotiques) ; illustrateur des œuvres de Courteline, Genevoix, Daudet, Louys...
- Aquarelles de Louis Suire et d'autres illustrations de G. Jeanniot, H. Avelot, A . Helle, B. Naudin (en particulier dans *La prison de verre*)

Eau forte de A. Jacquemin, édition Sauret en 1958 et bien d'autres…

Jean Marie Godard

Sources :
FOUCHIER (Jacques), "Saint-Maixent dans la vie et dans l'œuvre de Gaston Chéreau", *SHAVS*, 20 décembre 1981
Romancier de la province française 1872-1937
Bibliothèque municipale de Niort
Bibliothèque de l'Arsenal
Comité du cinquantenaire de la mort de G. Chéreau, bibliothèque nationale de Paris, 1987

Monument funéraire en hommage aux victimes de l'incendie de la rue Vauclair (photos Sanctus Maixentus)

" L'INCENDIE DE LA RUE VAUCLAIR " ***L'Indépendant*, 10 février 1895**

En 1895, au 21 rue Vauclair, les époux Croué tiennent une « boulangerie coopérative ». Pierre-Marie Croué et Bathilde Laplace, avant de s'installer à Saint-Maixent, habitaient Celles-sur-Belle où est née leur première fille. Au rez-de-chaussée se tient la boutique. Le premier étage accueille une pièce avec le stock de farine et la chambre parentale où dort également leur fils Pierre, âgé de six ans. Au second étage, la bâtisse comprend plusieurs chambres dont une sur cour où logent les deux filles de la maison : Eugénie Berthe, couturière de 21 ans et Louise Théodora, 12 ans.

Dans la nuit du 9 au 10 février, vers minuit 15, débute le drame. Madame Croué s'étonne de la lumière dans la maison mais son mari qui se lève, ne peut que constater le début d'incendie au rez-de-chaussée. L'escalier est déjà en feu. La mère apeurée appelle ses filles mais l'incendie ne leur permet pas de descendre du second étage. Les parents lancent le cadet par la fenêtre que par chance un voisin, monsieur Anselme, récupère. Les deux parents sortent par la fenêtre de l'étage, recueillis par le pompier Bourdet juché sur une chaise. Les voisins et les pompiers tentent de sauver les filles au second étage. Une échelle est appuyée sur la façade mais elle est malheureusement trop courte. On suppose qu'en réalité Berthe et Théodora sont rapidement mortes asphyxiées.

En plus de sauver les victimes, il faut aussi combattre le feu. La froideur du mois de février permet seulement aux habitants d'utiliser l'eau de la Sèvre. Une chaîne de seaux d'eau s'organise. La maison s'effondre finalement sans que les deux jeunes filles de la maison aient pu être sauvées. On retrouve leurs corps calcinés le lendemain à proximité des restes d'un lit en fer.

Au deuil de toute une famille et de toute la ville, s'ajoutent des charges financières car la maison n'était pas assurée. Heureusement, la solidarité se met en place. Les Croué reçoivent des bons pour le chauffage et de la nourriture. M. Hublin, maire de Saint-Maixent-l'Ecole s'engage à ce que la municipalité prenne les frais de funérailles à sa charge.

Ce long cortège se rend jusqu'à l'église abbatiale qui a été gracieusement décorée aux frais de la fabrique et non de la famille comme le veut l'usage.

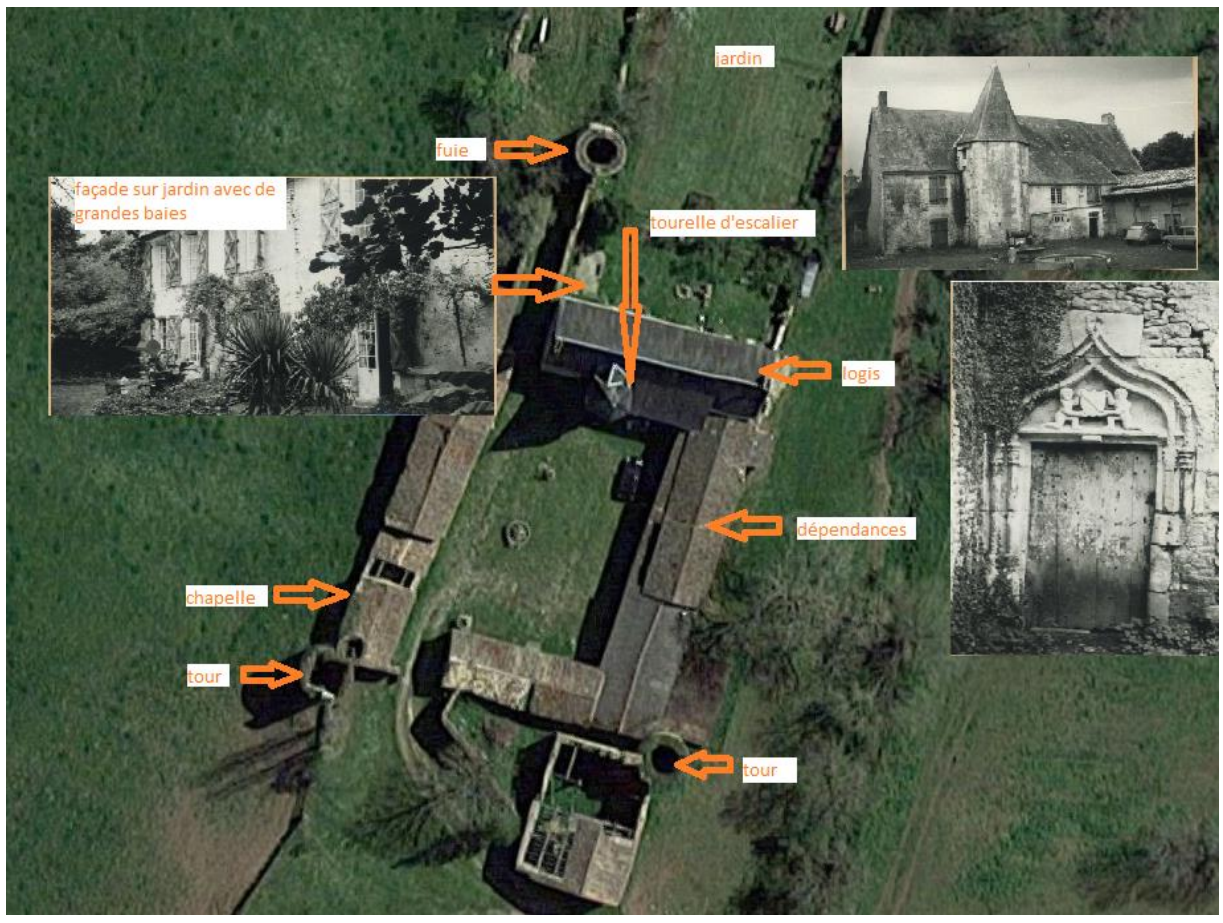
Le journal *l'Indépendant* lance une souscription dont le maximum est fixé à 50 centimes, « pour mettre cette souscription à la portée de toutes les bourses ».

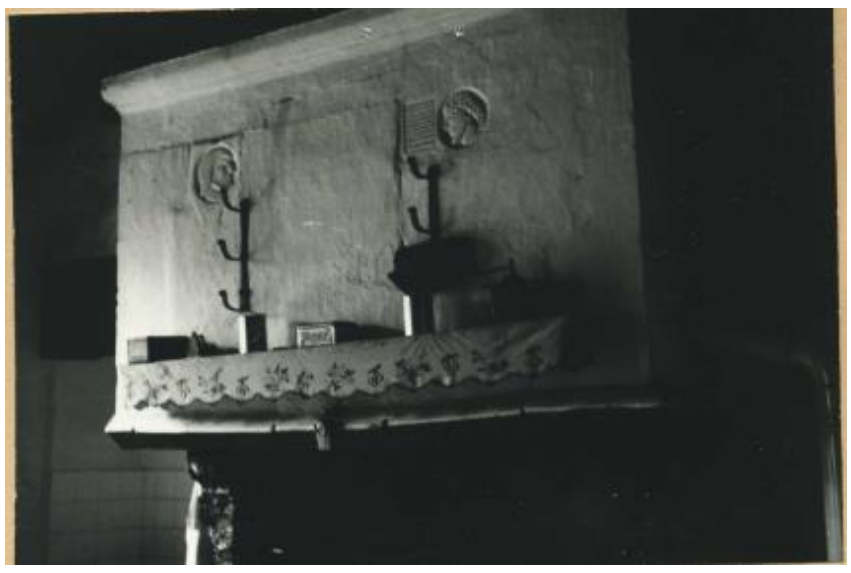
« Quant à vous, malheureuses victimes de l'impétuosité du fléau, et que tant d'énergies et de bonnes volontés n'ont pu vous soustraire à la mort, vous avez passé (...) du paisible sommeil que l'on doit à votre âge au sommeil, plus paisible encore, de l'éternité » *Discours de M. Hublin, maire de Saint-Maixent*, 11 février 1895.

Dans le cimetière de Saint-Maixent-l'Ecole est érigé un somptueux monument grâce à la souscription. En pierre de taille, il conserve aujourd'hui encore la trace de ce que le journal *l'Indépendant* appelle alors « L'incendie de la rue Vauclair ».

Benoit Sancé

LE CHÂTEAU DE L'AULNAY (AZAY-LE-BRÛLÉ)





Photographie Drac

Sur le manteau de la cheminée du logis, figure un cartouche avec cette inscription : *L'an mil V^c^XXIX par Jacques de Biron escuier et dame Iacquette Borillaud seigneur et dame de céans ont fait fere le logis jardrins et précloustures tout a neuf.* Il est entouré par les portraits des époux Biron-Borillaud sculptés en médaillon, datant de 1529.

Photographies Berthrand Renaud

Christelle Nordey-Sancé